

---

# Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 20

1 document

---

**EUREKA.CC**

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

# Sommaire

---

Le Devoir

28 juin 2000

**Une Américaine à Montpellier**

**3**

## LE DEVOIR

## Nom de la source

Le Devoir

## Type de source

Presse • Journaux

## Périodicité

Quotidien

## Couverture géographique

Provinciale

## Provenance

Montréal, Québec, Canada

Mercredi 28 juin 2000

Le Devoir • p. B8 • 546 mots

## Une Américaine à Montpellier

Lucinda Childs enchante le public montpelliérain qui, après un moment de résistance, se laisse envoûter par le charme de cette danse, manifestation éloquent du mouvement perpétuel

*Martin, Andrée*

**M**ontpellier - Malgré l'envergure internationale du Montpellier Danse et ses affinités évidentes avec la danse contemporaine américaine, le festival n'avait encore jamais programmé Lucinda Childs, l'un des monuments de l'art chorégraphique contemporain aux États-Unis. Grande figure aux côtés de Merce Cunningham et de Trisha Brown, Childs est connue pour sa danse minimaliste, née dans le New York des années 1970, de même que pour ses collaborations avec le metteur en scène Robert Wilson, notamment dans son célèbre *Einstein on the beach* (1976) et *I was sitting on my patio* (1977). Pendant longtemps, son art, qui se plaît à jouer sur la répétition d'un même patron gestuel, une approche dont la filiation avec la musique de Philip Glass demeure évidente, fera les beaux jours de la danse au pays de l'oncle Sam.

Aussi, afin de célébrer cette grande première en sol montpelliérain et de souligner, du même coup, le soixantième anniversaire de naissance de Lucinda Childs, le festival Montpellier Danse a offert le Corum à la chorégraphe, une immense salle de 2000 places, l'un des temples des arts vivants de la ville de Montpellier. La chorégraphe américaine a honoré cette invitation en présentant lundi dernier un programme triple: *Description (of a*

*description)*, une création mondiale, *Dance*, une de ses pièces maîtresses créée en 1979, et *Concerto*, datant de 1993. Trois oeuvres, comme autant de périodes créatrices chez cette artiste, qui impressionnaient par l'inventivité de leur mise en scène et en mouvement.

### Une impalpable irréalité

Bien sûr, on ne pouvait regarder *Dance*, une pièce de plus de vingt ans, de la même manière que *Description (of a description)*, un solo qui voyait à peine le jour. *Dance* s'installait ici comme un morceau d'anthologie des plus délicieux, avec tout ce que cela peut comporter de difficultés techniques: qualité douteuse des projections cinématographiques de même que de la bande sonore qui, visiblement, avait pris un coup de vieux. Mais le moment demeurait unique. Avec la présentation de cette pièce, Lucinda Childs nous a rappelé que sa danse n'a pas d'âge et que la dynamique qui jadis l'a fait émerger de son imaginaire est toujours là, bien présente.

Dans cette chorégraphie linéaire et ouverte, où rien ne se perd, rien ne se crée mais tout se transforme, on retrouve la beauté à la fois simple et complexe d'une multiplication à l'infini d'une même série de mouvements. On retrouve aussi, et c'est là une des grandes qualités de cette oeuvre, une

© 2000 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

**PubliC** Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20000628-LE-0069

incroyable synergie entre la circulation incessante des corps dans l'espace et celle des notes de la musique de Philip Glass, qui la double littéralement. Même chose pour le film, autre morceau d'anthologie signé Sol LeWitt, où, sur un écran translucide disposé à l'avant-scène - un dispositif qui n'est pas sans rappeler celui d' *Infante* d'Édouard Lock, né environ dix ans plus tard -, on projetait le film en noir et blanc de la chorégraphie. Doublée à l'arrière-plan par les danseurs en chair et en os, cette présence cinématographique créait un effet proprement irréel et fantomatique, particulièrement réussi.

D'ailleurs, cet effet impalpable d'irréalité se retrouvait dans *Description (of a description)*. Construit sur un texte magnifique signé par Susan Sontag, un texte introspectif, intime, où une femme s'entretient avec elle-même - sorte de mise en abyme du conscient et de l'inconscient mélangés -, ce solo nous donnait l'impression délicate d'un ailleurs flottant littéralement dans l'espace tout entier de la salle. Cette femme, installée dans un cadre blanc suspendu à mi-chemin entre le ciel et la terre, semblait littéralement converser avec un être ou un au-delà mystérieux, sans identité précise. Interprétée par Lucinda Childs elle-même, cette oeuvre, une performance d'une douceur et d'une finesse à souligner deux fois plutôt qu'une, aussi proche du théâtre que de la danse, possède en elle-même un souffle qui nous échappe et semble aussi échapper à la forme très minimaliste dont elle émane.

Troisième et dernière pièce au programme, *Concerto* arrivait, avec sa fluidité et sa légèreté, comme un cadeau de la fin. Construite à partir de la partition du même titre, une oeuvre pour

clavecin et cordes signée Henry Gorecki, cette pièce vive, en noir et blanc, que le public montréalais connaît pour l'avoir vue brillamment interprétée par les Ballets de Monte-Carlo, mettait le point final à cette soirée inspirante où passé et présent se sont rencontrés sur un même terrain.